

XYZ. La revue de la nouvelle

Immaculée

Eugenia Noriega



Numéro 109, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65927ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Noriega, E. (2012). Immaculée. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (109), 69–73.

Immaculée

Eugenia Noriega

TU DIRAS que je suis trop vaniteuse et tu auras raison, mais j'adore me regarder dans tout ce qui réfléchit mon image. Dans les fenêtres des maisons ou des voitures, dans les flaques d'eau, dans les yeux des personnes qui me regardent. Je ne me lasse pas de me contempler parce que chaque fois je suis différente, et cela me surprend toujours. Je suis très, très blanche ; tellement que pendant la nuit j'ai un léger lustre, un peu fantasmagorique, comme celui de la lune. J'aime ma ressemblance avec la lune. Après, aux petites heures du matin, quand l'obscurité de la nuit et la lumière du jour s'entremêlent pour tout couvrir d'un gris indécis, sur moi aussi tombe une mante cendrée, et je crois que plus qu'à un fantôme je ressemble à une morte. Cela me fait paraître malade et terne, ce que je n'aime pas. Heureusement ça ne dure pas longtemps et, avec les premiers rayons du soleil, je récupère peu à peu ma blancheur. Cependant ce n'est plus une lueur lunaire, mais un blanc très brillant qui aveugle. Qui blanchit davantage d'heure en heure, de plus en plus, et il semble qu'il s'anime, engloutit tous les détails et efface mes traits, comme dans une photo surexposée. Comme ma façade est orientée à l'est, à partir de midi le soleil est derrière moi, et je crois que cette lumière me fait paraître plus belle, m'entoure comme un halo. Les après-midi, je parais si limpide que le trottoir se distingue et semble sale et gris. Pendant ces heures, ma blancheur est parfaite, chaude et invitante, et les fleurs qui poussent dans le petit jardin qui m'enjolive déploient toute leur gamme de couleurs vives.

Le blanc me plaît, oui, mais pas assez pour m'y habituer. Ils viennent de finir de me peindre, seulement pour voir si 69

quelqu'un veut bien m'occuper. Il y a déjà plus d'un an que je suis vide. Non pas que je sois laide, au contraire, tu devras me pardonner de le dire moi-même, mais je suis une très belle maison. Vaste, confortable et jolie. N'en doute pas. Mais personne n'a pu oublier ce qui s'est passé cette nuit-là, et c'est pourquoi personne ne veut m'habiter. Moi non plus je n'ai pas pu l'oublier. Chaque fois que j'y pense, j'ai des frissons et un courant très froid me traverse. Les maisons autour de moi s'en aperçoivent car, soudainement, tous mes rideaux volettent à l'intérieur et ensuite se gonflent dans les fenêtres comme les voiles d'un navire. J'ai essayé d'éviter cela, c'est vrai, mais je n'ai pas pu. Parfois, c'est très frustrant d'être une maison ; pour les humains, nous sommes pratiquement invisibles. C'est étrange, ils nous habitent, mais ils agissent comme si nous n'existions pas. Il ne leur vient jamais à l'esprit qu'une maison voit et entend tout ce qui se passe en son sein. Ils ne s'imaginent pas que nous pouvons sentir ce qu'ils ressentent, que nous savons ce à quoi ils pensent. Sûrement, s'ils le savaient, ils en seraient mortifiés, mais sans raison. Nous, les maisons, nous ne jugeons pas. Au contraire, nous les écoutons avec amour en faisant tout pour qu'ils se sentent bien accueillis et calmes. On s'attache à ses habitants, le sais-tu ? Bien sûr, pas à tous, mais presque. Moi, j'aimais beaucoup ma famille, elle vivait ici depuis très longtemps. J'ai vu les enfants naître. Je les ai vus grandir. Même petite, cette fillette était étrange. Différente des autres. C'était ma préférée, car elle pouvait me sentir. Elle n'oubliait pas mon existence, contrairement aux autres. Parfois elle me parlait, et m'écoutait quand je répondais, nous avions des conversations très agréables. C'est sûr qu'elle avait l'impression de se parler à elle-même, que c'était son imagination, et jamais je n'ai voulu la détromper. C'était un tourbillon, l'esprit de cette fillette, je raffolais de l'écouter. Et elle était très, très intelligente. Trop, je dirais. La voir pleurer me faisait trop de peine. Elle pleurait presque tous les jours en revenant de l'école. Les enfants lui faisaient la vie impossible, la pauvre. Ils peuvent être très cruels, et elle,

elle se réfugiait dans les histoires de ses livres et créait les siennes propres. Elle avait une imagination totalement débordante. Après, elle a commencé à apprendre le catéchisme pour y trouver du réconfort et les réponses qu'elle cherchait. Il était impressionnant de voir qu'une si petite personne fût capable d'une si grande ferveur. Dans cette approche religieuse, elle a trouvé de l'apaisement, mais aussi une nouvelle source d'anxiété. Cela la faisait en même temps jouir et souffrir avec la même intensité. Je pouvais voir comment elle changeait, comment son esprit malléable de petite fille cernait un nouvel ordre d'idées que, par ailleurs, elle interprétait d'une manière très particulière. Mais jamais je n'ai imaginé qu'elle irait aussi loin.

Je me rappelle tous les détails, comme si c'était hier. C'était un samedi. Le matin, elle a suivi son cours de catéchisme et elle est restée enfermée dans sa chambre tout l'après-midi. Elle me regardait fixement. Elle semblait me regarder, elle avait les yeux rivés sur moi, mais elle ne me voyait pas. Elle réfléchissait. Toute l'information reçue passait par un processus comme celui de la digestion, chaque idée étant distillée et arrangée dans un schéma mental qui était sa façon de voir le monde. Elle se répétait sans arrêt les phrases de la Bible qu'elle avait apprises : « Laissez venir à moi les petits enfants, ne les en empêchez pas, parce que le royaume de Dieu appartient à ceux qui leur ressemblent. En vérité je vous le dis : celui qui ne reçoit pas le royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera point... si vous ne redevenez pas comme des enfants et n'agissez pas comme eux, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

Et elle se demandait si, une fois adulte, elle pourrait redevenir comme un petit enfant. Elle était tourmentée par l'idée de ne pas réussir à entrer au ciel et ainsi de brûler pour toujours en enfer. Elle avait une peur exceptionnelle de l'enfer, comme si elle était sûre ou presque sûre qu'elle allait y finir. Plus les enfants sont bons, plus ils ont peur de l'enfer. Et dans l'une de ses prières, elle répétait encore et encore que la terre était une vallée de larmes, comme si la vie n'était rien d'autre

que de souffrir et d'attendre l'heureux moment de rencontrer Dieu. Dans sa tête, elle concevait peu à peu l'idée que mourir le plus tôt possible était la meilleure solution. Si elle mourait toute petite, personne ne pourrait l'empêcher d'aller avec Lui. Au début, l'idée lui a seulement effleuré l'esprit, puis elle a été rejetée presque avec violence, de façon logique, mais son esprit la ramenait toujours au même endroit. Pourquoi continuer à souffrir simplement pour risquer de ne pas aller au ciel ? Ça n'avait aucun sens. Le mieux serait de mourir. Mourir petite enfant, immaculée. Et elle a décidé de se tuer. Je me rappelle avoir éprouvé un sentiment bizarre oscillant entre la panique et l'incrédulité. Comment était-ce possible ? Une fillette de huit ans qui pense à mettre fin à ses jours ! Et de plus, pour se rapprocher de Dieu ! Serait-elle capable de le faire ? Dans chacune de mes briques, je désirais qu'à un moment ou l'autre elle rejette toutes ces idées impossibles, qu'elle arrête pour de bon de penser à cela et qu'elle puisse faire autre chose, mais elle était trop absorbée par cette pensée. J'ai essayé de la convaincre que ce qu'elle pensait était ridicule, mais elle avait une réponse précise et rapide pour chacun de mes arguments. Je lui ai fait penser à tout ce qu'elle perdrait si elle mourait toute petite, je lui ai parlé du bonheur d'être amoureuse ou d'avoir un enfant et je lui ai rappelé son rêve de devenir pianiste ou ballerine ou peut-être peintre, mais elle continuait à dire que ce bonheur ne pourrait pas se comparer au bonheur d'aller au ciel et, de plus, rien de cela ne vaudrait la peine si, à la fin, elle aboutissait en enfer. J'ai tenté tout ce que j'ai pu, mais elle était déjà submergée, perdue dans une spirale vertigineuse, de plus en plus convaincue qu'elle devait mourir.

Je pense que, jusque-là, mon incrédulité prenait encore le dessus sur ma peur. Et je n'avais pas éprouvé toute l'horreur qui m'a traversée comme une boule de démolition au moment où elle s'est demandé quelle était la meilleure manière de se tuer. Au début, la tâche paraissait impossible (tellement petite, elle n'était pas familiarisée avec toutes les façons de se suicider) et, pendant un millième de seconde, j'ai eu une lueur

paroles que sa mère répétait continuellement à son frère : descends du toit, tu vas te tuer. Mon angoisse était si grande que j'ai cru m'écrouler. Et elle n'arrêtait pas de penser, pendant la nuit, quand mes parents dorment, je monte sur le toit sans faire de bruit, et je me jette en bas. Et elle était contente ! Je te jure qu'elle était heureuse ! Elle se sentait entièrement satisfaite d'avoir pris sa décision et d'avoir dressé un plan aussi simple que pratique. Et moi, j'étais désespérée. Tout l'après-midi, j'ai essayé d'alerter sa mère de quelque façon mais, comme tous les autres, elle ne peut pas m'entendre. Je criais et m'étirais vers elle le plus possible, et pendant un instant elle est arrivée à sentir quelque chose, à entrevoir un pressentiment, mais elle l'a ignoré. Ces heures semblaient une éternité, pendant que le soleil se rapprochait de l'horizon et que de l'autre côté la nuit était aux aguets, attendant le moment de s'emparer du ciel.

J'ai crié jusqu'à épuisement, mais personne ne m'a entendue. Et la nuit est tombée. Et j'ai vu mon propriétaire border sa fille dans le lit et lui baiser le front sans qu'il puisse même imaginer ce qui se passait dans cette petite tête. Et après un certain temps, la télévision s'est éteinte et mon effroi est devenu encore plus grand quand j'ai senti que les pieds chauds de la fillette se refroidissaient peu à peu sur les marches pendant qu'elle montait sur le toit. Elle avait l'air d'un petit fantôme ou d'un ange, avec sa petite chemise de nuit blanche. Pour la première fois de ma vie, j'ai voulu que la terre tremble. J'ai souhaité que quelque chose se passe pour que quelqu'un se réveille et l'arrête. Quand le cri les a réveillés, il était déjà trop tard. L'ambulance est arrivée et ils l'ont emportée. Elle était dans un état grave, mais elle était vivante. Je n'ai pas su si elle a survécu, ils ne sont jamais revenus. Peu de temps après, ils m'ont mise en vente et, jusqu'à maintenant, personne n'a voulu m'occuper. Je crois qu'un jour ou l'autre ils me vendront. Un jour, tous pourront oublier ce qui s'est passé. Mais moi, je ne pourrai jamais oublier le goût ferreux de son sang.

*Traduction de l'espagnol
par Ana Cristina Zúñiga et Louise Desjardins 73*